

VOICI QUE JE FAIS UNE CHOSE NOUVELLE : NE LA VOYEZ-VOUS PAS ? (Isaïe)
Exercices de la Fraternité de Communion et Libération.
Rimini, le 27 avril 2018

Notes de l'Introduction de Julián Carrón

« Voici que je fais une chose nouvelle : ne la voyez-vous pas ? »¹ La capacité à s'apercevoir des choses est constitutive de la nature de l'homme ; elle fait partie de sa grandeur sans égale chez aucune autre créature. Malheureusement, le déjà-su ou la superficialité prennent souvent le dessus en nous. Qui d'entre nous, en voyant les visages peints par Le Caravage, pendant que nous écoutions le *Fac ut ardeat cor meum* du *Stabat Mater* de Dvořák, n'a pas ressenti tout le désir d'être saisi comme ces visages, bouleversés par une connaissance du Christ qui pénétrait jusqu'au cœur ? Et pourtant, pensons-nous, comment pourrions-nous parvenir à Le connaître, fragiles comme nous sommes ? C'est pourquoi Jésus nous offre une grande consolation : « Vous avez besoin de l'Esprit. C'est l'esprit qui vous conduira dans la vérité tout entière. »² Demandons alors à l'Esprit de nous conduire à une connaissance du Christ présent dans le réel, dans l'histoire, qui fasse brûler notre cœur.

Discendi Santo Spirito (Invocation à l'Esprit Saint, ndt)

Je commence par lire le message de salutations que nous a envoyé le Saint-Père : « À l'occasion de la session annuelle d'exercices spirituels pour les membres de la Fraternité de Communion et Libération qui se tient à Rimini, intitulée "Voici que je fais une chose nouvelle : ne la voyez-vous pas ?", Sa Sainteté le pape François leur adresse sa pensée cordiale et bienveillante. Il les invite à faire l'expérience vivante du Christ présent dans l'Église et dans les vicissitudes de l'histoire, en changeant leur vie pour pouvoir renouveler le monde par la force de l'Évangile. C'est la contemplation du visage de Jésus mort et ressuscité qui recompose notre humanité, même celle qui est fragmentée par les difficultés de la vie ou marquée par le péché. Le Saint-Père souhaite que tous ceux qui suivent le charisme du regretté M^{gr} Luigi Giussani rendent témoignage à l'amour concret et puissant de Dieu, qui œuvre vraiment dans l'histoire et qui en détermine la destinée finale. Et tandis qu'il demande de prier pour soutenir Son pontificat, il invoque la protection céleste de la Vierge Marie et accorde de grand cœur à vous et à tous les participants la bénédiction apostolique implorée, l'étendant à tous ceux qui suivent les exercices en liaison satellite ainsi qu'à toute la Fraternité. Cité du Vatican, le 27 avril 2018, Cardinal Pietro Parolin, Secrétaire d'État de Sa Sainteté ».

1. La conséquence d'un décentrage

Depuis la Journée de début d'année, il y a une phrase de don Giussani qui est restée en moi comme un aiguillon : « Au début, nous avons construit, nous avons tenté de construire sur quelque chose qui se passait [...] et qui nous avait pénétrés. Cette attitude était sans doute ingénue et impudemment disproportionnée, mais elle était pure. Pour cela, pour l'avoir en quelque sorte abandonnée en nous établissant sur une position qui a été surtout, dirais-je, une "traduction culturelle", plutôt que l'enthousiasme pour une Présence, nous ne connaissons pas – au sens

¹ *Is* 43, 19.

² Cf. *Jn* 16, 13.

biblique du terme – le Christ, nous ne connaissons pas le mystère de Dieu, parce qu’il ne nous est pas familier ».³

Ce décentrage de l’enthousiasme pour une Présence vers une traduction culturelle a eu pour conséquence que nous n’avons pas connu le Christ. Et on voit que nous ne connaissons pas le Christ au fait qu’il ne nous est pas familier.

Il me semble qu’il n’y a pas d’enjeu plus grand que celui contenu dans cette provocation : si, au fil du chemin, le Christ ne devient pas plus familier, il nous intéressera de moins en moins et tout ce que nous ferons sera alors une conséquence toujours plus détachée de son origine, comme une branche sèche, dont nous serons chaque jour plus déçus, pleins d’amertume.

Le travail depuis la journée de début d’année a donné à chacun l’occasion de se rendre compte du chemin qu’il a parcouru au cours de ces derniers mois. Comment comprendre si nous avons mieux connu le Christ ? À travers quels signes pouvons-nous le vérifier ?

Don Giussani nous a donné un critère pour vérifier et reconnaître si le Christ est vraiment entré et s’il entre toujours plus dans notre vie, s’il devient chaque jour plus familier. Pour le comprendre, il suffit de se référer à une expérience élémentaire commune à chacun de nous : nous constatons qu’une présence, une personne est entrée dans notre vie au point de devenir familière, quand elle détermine notre manière d’affronter toute chose, de vivre les faits et les circonstances. Il suffit que vous songiez à vos enfants. En revanche, quand cette familiarité manque ou n’est pas suffisamment grande, le point de départ reste celui d’avant : une certaine impression des choses, les schémas que nous portons en nous. Nous pouvons tous en témoigner.

Ce qui arrive avec le Christ n’est pas différent. Si, de fait, l’évènement du Christ n’influence pas ma manière de vivre, d’affronter le réel, les situations et les défis quotidiens, si *l’évènement du Christ* présent ne détermine pas la forme selon laquelle nous vivons les circonstances, cela veut dire que nous les affrontons comme tout le monde, c’est-à-dire à partir de *l’impression* qu’elles suscitent en nous et, comme tout le monde, nous finissons par étouffer dans une vie qui « coupe les jambes » (Pavese).⁴ Le résultat saute immédiatement aux yeux : au lieu de faire grandir l’enthousiasme pour le Christ, une vie dominée par nos « impressions » – que chacun pense à comment il se réveille certains matins – rend la foi toujours plus insignifiante pour la vie, parce que nous ne voyons pas en quoi le Christ est pertinent pour les exigences de la vie.

Mais, si l’enthousiasme pour le Christ cesse de grandir, où chercherons-nous notre plénitude ? Chacun de nous peut considérer sa vie et remarquer ce qui prend le dessus en elle. Comme notre cœur ne peut pas cesser de désirer, nous chercherons inévitablement notre accomplissement dans ce que nous faisons, dans notre « effort d’activité associative, opérative, caritative, culturelle, sociale, politique »,⁵ ou bien dans notre tentative professionnelle. De la sorte, la foi devient juste un « préalable » que nous laissons derrière nous. C’est pourquoi don Giussani nous disait que « l’erreur fondamentale que nous pouvons commettre [...] est de donner la foi pour acquise. Autrement dit : étant donnée la foi, avec la foi comme préalable, voilà, maintenant nous réalisons des activités culturelles. »⁶ Il est implacable dans sa mise-en-garde : « Si tout ce que nous attendons ne se réalise pas totalement en ce qui nous a été donné, dans le fait qui nous a été donné – c’est-à-dire dans le Fait du Christ –, toutes nos activités, tout ce que nous faisons « devient l’attente de notre règne ». »⁷

La question qui se pose inévitablement est donc la suivante : ces activités sont-elles capables de nous accomplir ? Le signal d’alarme se trouve dans ce sentiment de malaise qui nous saisit parce que ce que nous faisons, en fin de compte, ne nous satisfait pas.

Toutefois, si nous gardons une ultime pauvreté de cœur, c’est précisément l’insatisfaction que nous éprouvons quand nous pensons nous accomplir dans ce que nous faisons qui peut devenir

³ L. Giussani, *Una strana compagnia* [Une étrange compagnie], BUR, Milan 2017, p. 88-89.

⁴ C. Pavese, *Dialogues avec Leuco*, Gallimard, Paris 1964, p. 321.

⁵ L. Giussani, *Una strana compagnia*, op. cit., p. 88.

⁶ L. Giussani, *Dall’utopia alla presenza (1975-1978)* [De l’utopie à la présence], BUR, Milan 2006, p. 173.

⁷ L. Giussani in A. Savorana, *Vita di don Giussani* [Vie de don Giussani], BUR, Milan 2013, p. 392 sq.

l'occasion, la possibilité de sentir en nous l'exigence de revenir au début, à cet enthousiasme pour le Christ qui nous avait conquis.

Un jeune médecin m'écrit, ce qui prouve que cette « nécessité urgente de revenir au début », à l'enthousiasme pour le Christ, concerne la vie de chacun de nous, quels que soient notre âge ou notre histoire (on peut avoir rencontré le mouvement il y a un an et avoir moins de trente ans).

« Cher Julián, au cours de ces derniers mois j'ai commencé à comprendre ce que tu nous as dit souvent, à savoir que si je ne vérifie pas en quoi la foi est pertinente pour les exigences de la vie, elle ne sera pas en mesure de résister, et que le premier signe de cela est un scepticisme (non explicite), je dirais presque un doute, un "qui sait", une difficulté à croire que certaines circonstances, certaines lourdeurs de la vie, peuvent être embrassées et changées par le Christ. Cela m'est arrivé au travail. Je suis médecin, interne dans un service où les rythmes de travail sont très intenses, la compétition et les récriminations sont permanentes, et la plupart de mes collègues n'ont presque rien en dehors de leur travail. Au cours de ces deux années, dans la tentative de bien faire mon travail, je me suis vraiment laissé beaucoup absorber. Suite à deux grosses déceptions professionnelles, je me suis rendu compte combien le travail – du moins tel que je le vis – ne peut pas me rendre ne serait-ce qu'un peu de ce que je lui donne, en termes de satisfaction : un bilan tout à fait négatif. Ce fait m'a même amené à penser au travail comme à ce qui m'enlève du temps pour ma femme et pour mes amis, et les jérémiades aussi ont augmenté ! Lire l'école de communauté, aller à la messe, parler avec ses amis – tant que l'on n'est pas prêt à changer de point de vue mais que l'on ne cherche qu'une solution au problème contingent –, ce sont toutes des tentatives vouées à l'échec, qui nous laissent toujours plus sceptiques quant au fait que le Christ puisse changer quoi que ce soit dans le rapport avec le travail. Enfin, un fait s'est produit. Depuis deux mois environ, je vais parfois à la messe avant le travail ; il y a un groupe de personnes du mouvement qui y va tous les matins et qui, à la fin de la messe, prend rapidement un café dans le bar devant l'église : un fait banal et, pour eux, quotidien. Le premier matin où je me suis joint à eux, j'ai été content et j'ai fait le voyage à moto vers mon travail – le moment où, d'habitude, me saisit l'inquiétude pour tout ce qui m'attend et pour tous les impératifs à caser – avec la légèreté de quelqu'un qui vient juste de voir quelque chose de beau. Dans la plupart de mes pauses au travail, je concentre déjà mes pensées sur l'activité suivante, tandis qu'eux, pendant ces dix minutes, étaient vraiment là, attentifs, présents. Leur attention pour moi, qui ne les connaissais pas, ainsi que pour des sans-abris qui circulent devant l'église, m'a également frappé. J'ai saisi une série de données qui m'ont porté à me demander s'il ne serait pas réellement possible pour moi aussi d'être content au travail. Un petit fait a rouvert une brèche dans le mur de mes jérémiades : une question qui me pousse à parcourir un chemin. Pendant une rencontre avec toi et avec quelques jeunes professionnels, j'ai vu se produire la même dynamique qu'au bar : j'ai été surpris par ta liberté face à nous, par le fait que tu n'as rien à défendre, et même, par ta curiosité pour ce qui pouvait émerger de nous. Les jugements que tu as donnés m'ont déconcerté et ont souvent démasqué la perspective réduite que nous avions sur la réalité. Je comprends qu'un regard aussi libre ne peut pas être produit par une lecture plus parfaite et plus attentive des textes de don Giussani, ou par la participation à un plus grand nombre d'activités et d'assemblées, mais uniquement par une familiarité avec le Mystère. C'est pourquoi je t'ai observé avec curiosité et envie, et je me demandais sans cesse pourquoi tu répondais aux différentes provocations d'une manière différente de ce que j'aurais fait. J'étais plein du désir de m'identifier avec toi, pour chercher à comprendre comment tu regardes les choses. C'était beau parce que, pour moi, au début, c'était exactement ainsi : une identification, presque spontanée, qui naissait de l'émerveillement à cause d'une humanité différente. »

Attention, pour retrouver l'enthousiasme du début, les souvenirs ne suffisent pas, il ne suffit pas de se retrouver entre amis et d'évoquer le bon vieux temps. Le souvenir de quelque chose qui a été ne nous rend pas le début. Se souvenir de la belle époque des fiançailles ne rend pas à un couple l'enthousiasme qu'il a perdu au fil des années suivantes. Voulez-vous une preuve infaillible de cela ? Regardez le scepticisme qui s'insinue dans la vie de tant d'adultes. Notre seule chance est qu'arrive à nouveau ce qui nous a enflammés au début.

Don Giussani s'est exprimé de manière définitive sur toute autre tentative de notre part de revenir au début : « Formulons l'hypothèse que se réunisse aujourd'hui quelques personnes qui ont déjà vécu l'expérience dont nous avons parlé et, ayant le souvenir impressionnant d'un événement par lequel elles ont été touchées – qui leur a fait du bien, qui a même déterminé leur vie –, veulent le retrouver, pour combler une « discontinuité » qui a fini par se créer au fil des ans. [...] Si, par exemple, elles disaient : “Réunissons-nous pour former un groupe de catéchèse, ou bien pour lancer une nouvelle initiative politique, ou encore pour soutenir une œuvre de charité, pour créer une œuvre, etc.”, aucune de ces réponses ne serait apte à couvrir la discontinuité. » Rien n'est plus clair que cela : « La continuité avec “ce moment-là” ne se rétablit que si le même événement, le même impact arrive de nouveau, maintenant. »⁸ En effet, le début est toujours un événement. Et, pour couvrir la discontinuité avec le début, il faut qu'arrive de nouveau, maintenant, ce qui est arrivé autrefois ; il faut qu'arrive ce même événement qui nous a mis en mouvement au début.

C'est ce que nous a rappelé le pape François sur la Place Saint-Pierre : « Le charisme ne se conserve pas dans une bouteille d'eau distillée ! [...] Don Giussani ne peut se réduire à un musée de souvenirs [...]. Fidélité à la tradition – disait Mahler – “signifie maintenir vivant le feu” ».⁹

Seule Sa présence qui se manifeste de nouveau maintenant peut nous rendre le début. Le Christ est un événement présent. Et notre seul espoir est de connaître plus le Christ, si nous ne voulons pas perdre l'enthousiasme qui nous a conquis. C'est pour cette raison que cette phrase a continué à me travailler depuis la Journée de début d'année.

2. En grandissant, une démoralisation

Lors des premiers Exercices de la Fraternité, don Giussani nous disait précisément que notre ennemi est « l'absence de connaissance du Christ ». Mais de quel genre de connaissance s'agit-il ? La connaissance se réduisant pour nous d'habitude à un savoir notionnel, Giussani nous avertit qu'il entend la connaissance telle que l'entend la Bible : « Connaissance en tant que familiarité, entente, identification, présence au cœur ». C'est pourquoi il ajoute, plus loin : « C'est comme si s'interrompait [après la rencontre] une familiarité qui s'est fait sentir [...]. Il y a un embarras qui provient du fait qu'Il est loin, comme une non-présence de sa part, comme s'Il n'était pas déterminant pour le cœur. Pas dans les actions : pour celles-ci, Il peut être déterminant (nous allons à l'église, nous “faisons” le mouvement, nous disons même peut-être les complies, nous faisons l'école de communauté, nous nous engageons dans des actions caritatives, nous allons tenir des groupes d'un côté et de l'autre et nous nous lançons, nous nous catapultons même en politique). Il ne manque pas dans nos actions : [...] mais dans notre cœur ? Il n'est pas dans notre cœur ! Parce que le cœur, c'est la façon dont on regarde les enfants, sa femme ou son mari, la façon dont on regarde un passant, les gens de la communauté ou les collègues de travail, ou bien, surtout, la façon dont on se lève le matin. »¹⁰

Ce n'est pas tout. L'éloignement du Christ par rapport au cœur « explique encore un autre éloignement, qui se révèle aussi dans un embarras latent dans les rapports entre nous, dans le regard que l'on porte les uns sur les autres, parce que c'est uniquement Jésus Christ [...] qui peut nous rendre réellement frères »,¹¹ mes amis ! Combien de fois en avons-nous parlé et en avons-nous fait l'expérience dans la vie : l'éloignement du cœur par rapport au Christ se traduit en éloignement les uns des autres, si bien que nous restons, au fond, étrangers les uns aux autres.

Or, Jésus peut être si loin du cœur qu'il devient pour nous comme un étranger : « Si Jésus venait ici en silence – *softly*, doucement – et qu'il s'asseyait sur une chaise, là-bas, à côté de cette fille, et que tous, à un moment donné, nous nous en apercevions, je ne sais pas en combien de nous

⁸ L. Giussani, « Quelque chose qui vient avant », *Traces-Litterae Communionis*, année 9, n° 92, novembre 2008, p. 5-6.

⁹ François, *Discours au mouvement Communion et Libération*, 7 mars 2015.

¹⁰ L. Giussani, « La familiarité avec le Christ », op. cit., p. 2-3.

¹¹ *Ibidem*, p. 3.

l'émerveillement, la gratitude, la joie... je ne sais pas en combien de nous l'affection serait vraiment spontanée, tout en gardant une certaine conscience de soi. [...] Je ne sais pas si nous ne nous sentirions pas couverts de honte, si nous nous apercevions en ce moment que **nous n'avons jamais dit "Toi"**, [...] si nous cherchions à vivre sérieusement le naufrage, pas total, de son Moi personnel dans notre moi collectif ». ¹² Demandons-nous : qui, parmi nous, a dit aujourd'hui « Toi » au Christ avec la familiarité avec laquelle il traite les présences qui lui sont vraiment chères ?

Ce n'est pas que le Christ soit inconnu dans notre vie, entendons-nous bien. « J'insiste [c'est don Giussani qui poursuit] : paradoxalement, le Christ est justement la raison pour laquelle nous menons un certain type de vie que nous n'aurions pas menée sans lui : et il est pourtant loin de notre cœur ! » En grandissant, en devenant adultes, tout en faisant quantité de choses pour le mouvement ou au nom du mouvement, le Christ est resté loin de notre cœur, il peut ne pas avoir encore pénétré notre cœur. « En effet, je ne pense pas [continue don Giussani] que, statistiquement, le fait de grandir nous ait normalement rendu le Christ plus familier, nous ait rendue plus présente cette "grande absence" [...]. Je ne le crois pas. » ¹³

Que se passe-t-il si le fait de grandir ne rend pas le Christ plus familier ? Une « démoralisation » survient en nous, « pas au sens banal du terme mais par rapport à cette familiarité avec Dieu qui constitue l'essence de la vie de l'homme ». ¹⁴ En effet, si la moralité est « tendre vers quelque chose de plus grand que soi, la "démoralisation" signifie l'absence de cette tension. Sur le plan du discours et même des œuvres (pas par mensonge, mais même sincèrement), je le répète, cette tension réapparaît, mais elle n'est pas véritablement *dans le cœur*. Car ce qui est véritablement dans le cœur ne peut être [...] suspendu par le temps ni par les circonstances [...]. [...] De même que le moi ne peut pas suspendre sa vie, de même, quand le cœur est moral, quand le cœur n'est pas "démoralisé", c'est comme si cette tension au "plus", à quelque chose de plus ne venait jamais à manquer. » Il n'y a pas de répit, mes amis, parce que nous parlons ici du cœur, pas des œuvres. « Le problème est réellement notre cœur ». ¹⁵

Comment combattre cette démoralisation ? À ce stade de la réflexion, don Giussani souligne encore une fois la valeur de l'amitié entre nous, de notre compagnie, de notre Fraternité, en explicitant sa mission : « Notre compagnie doit surtout nous aider à lutter contre cette "démoralisation", elle voudrait être le principal instrument contre cette "démoralisation" ». ¹⁶

Mais comment peut-elle nous aider dans cette lutte, afin que le Christ pénètre dans le cœur ? Nous le voyons clairement quand cela se produit :

« Très cher père Julián, je reviens du Chemin de Croix d'hier soir à Caravaggio, après des années d'oubli total du Vendredi Saint. J'ai toujours eu le prétexte du travail, qui me faisait manquer ce moment sereinement, sans le moindre doute. En fin de compte, je n'en ressentais pas le besoin. Cette année, qui sait pourquoi, j'ai trouvé le temps et j'ai compris que la question est de savoir sur quoi repose mon cœur. C'est comme si j'étais revenue à l'origine de tout. À l'époque du Triduum pascal des étudiants avec don Giussani à Caravaggio, c'était une des choses qui m'avaient foudroyée, quand j'avais vingt ans. Et cela m'a "renversée" hier soir aussi, mais avec une douleur déchirante, en entendant le chant *Cristo al morir tendea* [Le Christ allait mourir] et la question poignante de Marie : "Allez-vous le quitter pour un autre amour ?" Cela m'a frappée parce qu'elle ne dit pas : "pour le péché" ou "pour le mal", mais : "pour un autre amour". Ce matin, je me suis posé des questions que je ne me posais plus depuis des décennies et que, peut-être, je ne m'étais jamais posées. Je me suis demandé pourquoi l'Église nous repropose tous les ans la Semaine Sainte. Nous laissons si souvent passer ce temps comme un moment qui, en fin de compte, ne change rien en nous, dans notre vie, parce que, de toute façon, "nous savons déjà" et qu'il n'y a rien à remettre

¹² L. Giussani, *L'attrattiva Gesù*, Bur, Milan 1999, p. 151.

¹³ L. Giussani, « La familiarité avec le Christ », op. cit., p. 3.

¹⁴ *Ibidem*, p. 5.

¹⁵ *Ibidem*, p. 4.

¹⁶ *Ibid.*

en ordre ! Nous attendons qu'il passe vite pour recommencer à nous occuper de questions concrètes : le travail, la fin du mois, les enfants, la maison, la voiture, les fêtes d'anniversaire, les groupes de Fraternité (en quoi sommes-nous donc frères ?), les vacances du mouvement ou à la mer avec les amis. Pourtant, l'Église brise, fait littéralement voler le temps en éclats, pour rouvrir cette blessure qu'est mon humanité. Parce que toi, mon amie, mon mari, ma femme, mon enfant et chaque mouvement de mon cœur, toi, qui es tout pour moi, tu ne vivras pas pour toujours et tu me trahiras, et moi je te trahirai et je me trahis moi-même ; toi, que j'aime si profondément, tu n'es pas capable de tenir la promesse que tu as pourtant suscitée en moi. En quoi donc mettre mon espérance, que mon cœur ne cesse de demander ? Voilà ce que l'Église nous repropose tous les ans : découvrir les blessures de chaque jour et, dès le Mercredi des Cendres, reconnaître que nous avons besoin de tout pour nous ramener à l'attitude la plus vraie, qui est de mendier. La réponse ne nous est pas donnée, mais elle s'impose à un cœur mendiant et qui, le troisième jour court, dans une aube nouvelle. »

Voilà le rôle de la compagnie. Pour moins que cela, il ne vaudrait pas la peine d'y rester. « Notre compagnie, insiste don Giussani, doit descendre plus profondément, et elle doit nous concerner nous-mêmes, elle doit concerner notre cœur »,¹⁷ elle doit nous introduire, comme le dit l'école de communauté, nous pousser vers « un rapport profondément personnel avec Lui »,¹⁸ avec le Christ.

Mais, une fois arrivés à ce niveau, explique don Giussani, au niveau où je te reconnais, ô Christ, c'est-à-dire au niveau du cœur, nul ne peut déléguer à d'autres une réponse qui ne peut que lui appartenir. Comme le montre la lettre que je viens de lire, « c'est une responsabilité que l'on ne peut pas décharger sur la compagnie. Le cœur est le seul lieu où tout se passe comme s'il n'y avait pas de partenaires [...]. Dans une équipe où chacun joue son rôle, l'un entraîne l'autre, et il en est ainsi dans le mouvement, dans les activités du mouvement. Mais pas ici ! C'est pourquoi notre compagnie semblera étrange : c'est comme une compagnie sur laquelle on ne peut pas se décharger. »¹⁹

3. Le Christ, espérance d'accomplissement

Pourquoi don Giussani insiste-t-il tant sur la nécessité que le Christ pénètre le cœur ? La raison en est simple : sans le Christ, le cœur reste insatisfait. Et l'expérience nous montre que le cœur ne peut pas tricher, parce qu'il est objectif et infaillible. Comme le rappelle le premier chapitre du *Sens religieux*, en tant que critère de jugement, le cœur est objectif : en effet, nous trouvons les exigences originelles en nous, nous ne pouvons pas les manipuler, elles nous sont données avec la vie elle-même. Pour cette raison, le cœur est infaillible en tant que critère : les exigences élémentaires sont infaillibles, au point qu'elles démasquent sans cesse les réductions et les images que nous nous faisons de ce qui devrait répondre à la soif du cœur ; le sens d'insatisfaction que nous éprouvons face à notre chaos personnel ou familial, mais également face à un succès professionnel, est un signe évident.

Dans cette insistance de Giussani, nous voyons toute son estime à notre égard, sa passion pour chacun de nous. Il incarne véritablement une compagnie vraie, celle qui ne cesse jamais de nous rappeler la seule chose qui puisse satisfaire notre cœur. En effet, « l'absence du Christ démolit et déprime, elle met l'humain dans une condition de dépression stable. Moins d'occasions de Ta présence, ô Christ, impliquent moins d'humanité pour mon cœur et pour le tien ; moins d'occasions de Ta présence, ô Christ, impliquent moins d'humanité dans le rapport de l'homme avec sa femme, de la femme avec ses enfants, avec [en conséquence] ce prolongement qui supplée à la véritable affection, à l'amour réel, à la charité, à la gratuité du don de soi [et qui est la] prétention. Moins

¹⁷ *Ibidem*, p. 4.

¹⁸ L. Giussani, *Pourquoi l'Église*, Cerf, Paris, 2012, p. 238.

¹⁹ L. Giussani, « La familiarité avec le Christ », op. cit., p. 4.

d'occasions de Ta présence, ô Christ, impliquent moins d'occasions d'humanité pour [...] toutes les personnes qui se serrent autour de toi », ²⁰ autour de nous.

Quel est le contraire de la démoralisation du cœur et de la dépression de l'humain, que semble impliquer le fait de grandir ? « Le contraire de la “démoralisation” », ce dont nous avons tous besoin, « c'est l'espérance ». Notre amie aussi nous en témoignait. Ce que don Giussani nous dit est visible de manière impressionnante chez toute personne qui fait une véritable expérience d'humanité, qui est loyale avec ce qui arrive dans sa vie. Mais quelle espérance ? De quelle espérance s'agit-il ? De l'espérance de sa propre destinée, de son propre accomplissement. Comment est-ce possible, avec toutes les erreurs, les faillites, les contradictions qui se répètent, se multiplient et s'accumulent ? « Cette espérance n'existe que là où Dieu a parlé à l'homme. » Le contenu de cette espérance est en effet ce « que l'ange a [dit] à Marie : “Rien n'est impossible à Dieu”. Je crois que tout est là. L'homme nouveau, que le Christ est venu éveiller dans le monde, est celui pour qui cette affirmation est le cœur de la vie : “Rien n'est impossible à Dieu”. Où Dieu n'est pas le “Dieu” de nos pensées, mais le vrai Dieu, celui qui est vivant, celui qui s'est fait homme, c'est-à-dire le Christ. » ²¹

La Bible nous le rappelle : « Moi, je suis le Seigneur, le Dieu de tout être de chair. Y a-t-il quelque chose qui me soit impossible ? » ²² « “Rien n'est impossible à Dieu” ! Cette phrase marque donc le début de la véritable histoire de l'humanité, le début de la grande prophétie du peuple d'Israël, elle marque le début de l'histoire du peuple nouveau, du monde nouveau, dans l'annonce de l'ange à Marie, et elle marque le début de l'ascèse de l'homme nouveau, le début de la perspective et du mouvement de l'homme nouveau [...]. [...] En l'entendant dire : “Il est plus facile à un chameau de passer par le trou d'une aiguille qu'à un riche d'entrer dans le royaume de Dieu”, les apôtres demandèrent : “Mais qui donc peut entrer dans le royaume des cieux ? Qui donc peut être sauvé ?”. Et ils étaient pauvres comme Job, le peu qu'ils avaient, ils l'avaient laissé. Jésus répondit : “Aux hommes c'est impossible, mais à Dieu tout est possible !” » ²³

Voilà le fondement de l'espérance, de la possibilité de se sauver de la démoralisation, de l'affaiblissement de la tension du cœur vers ce pour quoi il est fait : Dieu est devenu un homme, le Christ. « Un homme nouveau est entré dans le monde et, avec lui, un chemin nouveau » : ²⁴ l'impossible est devenu possible. L'affiche de Pâques rappelle cela de manière émouvante : « Depuis le jour où Pierre et Jean ont couru au tombeau vide, puis L'ont vu ressuscité et vivant parmi eux, tout peut changer. Depuis ce moment et pour toujours, un homme peut changer, peut vivre, peut revivre. La présence de Jésus de Nazareth est comme la sève qui, de l'intérieur – mystérieusement mais assurément – reverdit notre aridité et rend possible l'impossible : ce qui ne nous est pas possible n'est pas impossible à Dieu. Ainsi, une humanité nouvelle à peine ébauchée se rend visible à ceux qui ont les yeux et le cœur sincères à travers la compagnie de ceux qui Le reconnaissent présent, Dieu-avec-nous. Une humanité à peine ébauchée, nouvelle, comme la nature amère et aride qui reverdit. » ²⁵

Mes amis, il nous faut donc demander à l'Esprit la simplicité de reconnaître le Christ, de « relever le regard de nous-mêmes vers cette Présence » ²⁶ qui est venue à notre rencontre, et de la laisser pénétrer notre cœur, comme l'aube d'un nouveau jour.

Il nous faut uniquement la simplicité. « Tout se résume à avoir un cœur d'enfant. » Qu'est-ce que cela signifie ? « Relever la tête de nos problèmes, de nos projets, de nos défauts, des défauts des autres, pour regarder le Christ ressuscité. “Relever le regard de soi vers cette Présence”. C'est

²⁰ L. Giussani, *Si può vivere così* [On peut vivre ainsi]. Exercices spirituels de la Fraternité de Communion et Libération, Rimini 28-30 avril 1995, suppl. *Litterae Communionis-Tracce*, n° 6, 1995, p. 22.

²¹ L. Giussani, « La familiarité avec le Christ », op. cit., p. 5.

²² Jr 32, 27.

²³ L. Giussani, « La familiarité avec le Christ », op. cit., p. 5.

²⁴ *Ibidem*, p. 6.

²⁵ L. Giussani, Communion et Libération, Affiche de Pâques 2018.

²⁶ L. Giussani, « La familiarité avec le Christ », op. cit., p. 6.

comme si un vent devait nous arracher tout ce que nous sommes : le cœur redevient alors libre, ou mieux, il devient libre : il continue à vivre dans la chair, c'est-à-dire qu'il se trompe comme avant [...], mais c'est comme si quelque chose d'autre était entré dans le monde. Un homme nouveau est entré dans le monde et, avec lui, un chemin nouveau : "Voici que s'ouvre dans le désert un chemin nouveau : ne le reconnaissez-vous pas ?" Dans le désert du monde s'ouvre un chemin, c'est-à-dire que s'ouvre la possibilité que des œuvres se réalisent, mais surtout qu'une œuvre se réalise. Les "œuvres" sont l'expression de l'humain ; tandis que l'"œuvre" est une humanité nouvelle, une compagnie humaine nouvelle. »²⁷

Il n'y a aucune autre possibilité de retrouver l'enthousiasme du début que nous pouvons avoir perdu en vivant : « Sans cette simplicité, sans cette pauvreté, sans la capacité de relever le regard de nous-mêmes vers cette Présence, il est impossible qu'une compagnie dissipe à elle seule l'embarras foncier [...], [qu'elle] devienne véritablement une aide pour progresser vers le destin [...]. Il faut lever le regard de moi-même vers cette Présence, la présence du Christ ressuscité. »²⁸ Relever le regard de nous-mêmes pour le tourner vers Sa présence est la seule possibilité de vivre sa vie en la gagnant et de sauver la compagnie, en dépassant cet embarras foncier entre nous dont parlait don Giussani.

Seul le Christ est en mesure de répondre à l'attente qui nous a amenés ici, comme l'écrit l'une de vous : « J'attends les Exercices comme cela ne m'est jamais arrivé dans la vie ! », pour citer l'un des nombreux messages qui sont arrivés, chargés de cette attente.

Au point culminant de la crise de 1968, Giussani disait aux amis du Centre Péguy : « Il faut bien qu'une période se termine et qu'une autre commence : celle qui est définitive, mûre, celle qui peut soutenir le choc du temps, et même le choc de toute l'histoire, parce que cette annonce qui a commencé à toucher deux personnes (au premier chapitre de saint Jean), Jean et André, il y a deux mille ans, cette annonce, cette personne est exactement le même phénomène qui nous a attirés ici, et c'est le phénomène qui peut nous faire rester dans l'Église de Dieu. »²⁹

Demandons au Christ que, ces jours-ci, il fasse vibrer notre cœur d'affection pour lui : c'est la seule chance de le connaître vraiment, d'une manière qui ne soit ni notionnelle ni intellectuelle. Associons-nous donc à l'invocation que don Giussani emprunte au *Stabat Mater* attribué à Jacopone da Todi, lorsqu'il commente la version musicale de Dvořák : *Fac ut ardeat cor meum in amando Christum Deum ut sibi complaceam* (fais que mon cœur brûle d'amour pour le Christ Dieu, afin que je puisse lui plaire). « Fais en sorte que tout brûle en moi ! Tout, tout jusqu'au dernier cheveu. Fais en sorte que tout brûle en moi, moi qui suis indigne et pourtant fait pour chanter : "Je t'adore, ô Rédempteur". Quelle liberté, quelle ardeur de le reconnaître ! »³⁰

Comme vous l'avez vu en entrant dans la salle, nous avons pensé vous proposer cette année une courte citation de don Giussani se référant au morceau que nous écoutons, chaque fois que vous entrez, pour nous aider à mieux nous imprégner de ce qui arrive. Les morceaux que nous proposons, comme vous le savez, ne sont pas choisis au hasard : au fil du temps, don Giussani nous a introduits à chacun d'eux, en raison de la puissance qu'ils peuvent avoir pour nous rendre le silence plus facile. Ceux qui ont regardé les images du Caravage pendant qu'ils écoutaient le *Fac ut ardeat* en ont sûrement fait l'expérience. Ce n'est pas la même chose d'être distrait ou de jouer avec son téléphone portable, ou bien de se laisser ébranler par ce qui est sous nos yeux : prêter attention nous permet de ne pas réduire la portée de ce qui arrive.

²⁷ *Ibid.*

²⁸ *Ibidem*, p. 6-7.

²⁹ L. Giussani in A. Savorana, *Vita di don Giussani*, op. cit., p. 413.

³⁰ L. Giussani, « La festa della fede » [La fête de la foi], in *Spirto Gentil. Un invito all'ascolto della grande musica guidati da Luigi Giussani* [Spirto gentil. Une invitation à l'écoute de la grande musique conduits par Luigi Giussani ; « Spirto Gentil » était le début d'un air de *La favorite* de Donizetti que don Giussani aimait particulièrement, mais aussi le titre de la collection musicale qu'il a dirigée], par S. Chierici et S. Giampaolo, Bur, Milan 2011, p. 289.

Considérons par exemple ce que don Giussani a dit à propos d'une œuvre de Mozart, la *Grande messe en ut mineur*, que nous avons souvent écoutée lors de nos rencontres : « Ce très beau chant nous aide à nous recueillir dans un silence plein de gratitude, si bien que, dans le cœur, peut naître, peut éclore la fleur du “oui” grâce auquel l'homme peut agir et devenir collaborateur du Créateur [...] : amoureux du Créateur. Ce fut ainsi pour la Vierge Marie [...] : un rapport sans frontières lui remplissait le cœur et le temps. Si l'intensité religieuse de la musique de Mozart – dont le génie est un don de l'Esprit – pénétrait dans notre cœur, dans notre vie, avec toutes ses inquiétudes, ses contradictions et ses peines, notre vie serait aussi belle que sa musique ». ³¹

Avec vous, je souhaite me laisser toujours plus éduquer par le charisme à vivre le silence, *ce* silence, qui est « avoir le cœur et l'esprit pleins des choses les plus importantes », de la Présence la plus décisive pour la vie. « Le silence [...] coïncide avec ce que nous appelons mémoire. » Durant ces jours que nous allons vivre ensemble, « la mémoire sera favorisée par la musique que nous entendrons ou les tableaux que nous verrons [sur les écrans] ; nous nous disposerons ainsi à regarder, à écouter, à ressentir, avec l'esprit comme avec le cœur, ce que, d'une manière ou d'une autre, Dieu nous proposera », ³² pour nous laisser entraîner, emporter par lui.

Toutes nos tentatives – le choix d'une certaine musique, des chants et des images – servent pour apprendre à laisser de la place à un Autre, qui est d'ailleurs la seule grande raison qui peut nous avoir conduits ici aujourd'hui.

Je vous rappelle donc une attention spéciale envers le silence, pendant ces jours-ci, lors des déplacements entre les hôtels et le parc des expositions, lors de l'entrée et de la sortie des salles. Le geste que nous allons vivre dépend beaucoup de la collaboration de chacun de nous : je demande, pour moi et pour nous tous, que nous ne perdions pas cette occasion.

(© 2018 Fraternalità di Comunione e Liberazione)

³¹ L. Giussani, « Il divino incarnato » [Le divin incarné], in *Spirito Gentil...*, op. cit., p. 55.

³² L. Giussani, *Dare la vita per l'opera di un Altro* [Donner sa vie pour l'œuvre d'un Autre], Exercices spirituels de la Fraternité de Communion et Libération, Rimini 8-10 mai 1992 ; suppl. *CL-Litterae Communionis*, n° 6, 1992, p. 5.